

peuple s'accommodait mieux d'un instrument monosyllabique de la pensée, ou le cimentant avec d'autres, chacune à sa façon, le livrèrent au frottement des siècles futurs pour qu'il se perpétuât comme un héritage indestructible dans la bouche de millions d'êtres qui n'étaient pas encore nés. Lorsque je commençai à étudier le sanscrit, il y a de cela quarante-trois ans, mon professeur m'apprit que les savants allemands se partageaient en deux écoles : les disciples de Lassen qui se consacraient à l'étude de la littérature dont le langage est l'instrument, et les disciples de Bopp qui ne s'occupaient que des mots qui sont les éléments des langues, et ce n'était pas sans quelques mépris qu'il parlait de ces derniers. A cette époque je les comparais à un individu qui, au lieu d'admirer le dessin d'une mosaïque, aurait donné toute son attention aux cailloux mêmes dont la mosaïque était composée. Et cependant, ma raison devenue plus mûre, j'ai compris que Bopp était dans le vrai. La littérature est l'image de la civilisation et du génie

d'une génération; les mots témoignent du génie de la nation ou de la tribu pendant une longue succession de générations. La phrase que nous lisons dans le troisième verset du premier chapitre de la Genèse : « Que la lumière soit », peut être une magnifique conception intellectuelle de son auteur; mais si nous songeons à la longue progression par laquelle les deux mots hébreux, et surtout le verbe, ont passé pour pouvoir nous faire concevoir le sens de cette phrase, notre pensée est entraînée dans une antiquité insondable. Un jour que je disais avoir enfin retrouvé les traces des vocabulaires de Barth si malheureusement perdus (tout ce que nous savons de certaines langues de l'Afrique centrale), un ami peu courtois s'écria : « A quoi cela servira-t-il? Qui songera seulement à y jeter les yeux? » Cet argument pouvait être décourageant, mais il n'était pas philosophique. A quoi servent les veilles du conchiologiste et du botaniste? J'ouvris un jour un énorme in-quarto récemment publié; c'était un savant catalogue

de coquillages. Bien que j'aie à une haute dose le don d'assimilation, je ne pus en comprendre un seul mot, et il me passa un frisson en pensant au sort réservé à mon livre dans les mains indifférentes de celui qui n'a soin ni de l'Afrique ni de la philologie.

Pour quelques savants rompus à l'étude, le premier pas vers la généralisation consiste à prendre tous les vocabulaires, les ramener à un même système de transcription, examiner chaque mot, le réduire à sa forme la plus simple, écarter tous les mots d'emprunt, et publier sous un format réduit des *Polyglotta* soigneusement digérés. Pour leur être utile plus tard, j'ai saisi toutes les occasions qui se sont présentées de distribuer à toutes les compagnies de missionnaires en Afrique un questionnaire de mots et de phrases choisis, en les priant de le remplir dans toutes les langues et les dialectes usités dans leurs différents domaines et en employant un seul système de transcription.

Quand tous les hommes seront réunis

devant le trône divin, proclamant avec des mots incompréhensibles aux uns et aux autres les louanges du Sauveur, un seul les comprendra tous. Il n'y aura plus alors qu'une seule langue, celle des anges. Il ne sera plus besoin de mots frappés à un monnayage plus ou moins imparfait, ni de phrases bien alignées. Le langage aura vécu! *Lo, a great multitude which no man could number, of all nations and kindreds, and people, and tongues, and they cried with a loud voice.*

En voilà assez sur les langues; qu'il me soit permis en terminant de dire un mot d'adieu aux missionnaires, à ces hommes pieux et désintéressés qui ont sacrifié dans un but sublime des carrières qui les auraient faits grands et honorés dans leur patrie, pour aller vivre et quelquefois mourir dans des huttes; qui tout en frappant dur, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur l'enclume de l'évangélisation, leur instrument à eux, ont fait jaillir de brillantes étincelles de lumière linguistique qui ont éclairé une région précédemment plongée

dans les ténèbres, étincelles qui ont allumé un sentiment de chaleur sympathique dans le cœur de grands savants, qu'ils ne connaissaient pas, travaillant dans leurs cabinets de Vienne, de Berlin, ou de quelque université allemande; de savants qui, hélas! se souciaient peu des progrès des missionnaires, mais qui applaudissaient avec enthousiasme aux résultats merveilleux, inattendus, inoubliables de leurs paisibles labeurs. Ce fut, pour ainsi dire, la profondeur appelant à la profondeur lorsque Ewald, Pott, Steintal, von der Gabelentz, F. Müller, Prætorius et tant d'autres se détournèrent un moment du chemin trop battu de la philologie aryenne et sémitique pour jeter un regard d'abord et s'étendre ensuite sur les merveilles nouvelles révélées par Schlenker, Koelle, Christaller, Krapf, Moffat, pour admirer les fleurs d'un développement luxuriant, désormais familières, qui s'épanouissent dans le jardin de l'Afrique. J'ai lu ce mot d'un missionnaire du désert de Kalahari, que la vue de la Grande-

Ourse au-dessus de l'horizon le faisait se sentir en quelque sorte plus près de sa patrie ; tel a dû être la sensation du savant africain quand il a lu dans les journaux de Leipzig les critiques des docteurs allemands et qu'il a compris que ses travaux étaient appréciés.

Appréciés ! c'est à peine si le moment est venu d'une juste appréciation de cette question. Le missionnaire est le produit spécial, le développement le plus merveilleux, et la grande gloire du dix-neuvième siècle. Je ne me préoccupe guère de qui lira ou ne lira pas ces dernières lignes dictées par une longue expérience personnelle en Asie, par une étude sérieuse, quoique faite à distance, de l'Afrique, et par la conviction qu'il est utile pour l'humanité, tandis que retentissent les bourdonnements du tambour guerrier, les cris égoïstes du marchand, et le fouet du conducteur d'esclaves, au beau milieu des colonies, du commerce et de la guerre, qu'il y ait dans chaque partie du monde et surtout dans la plus noire, un

homme honnête et désintéressé qui représente la plus haute et la plus chevaleresque expression de la moralité dans les régions où elle est le moins pratiquée et le plus nécessaire; un homme qui ne craigne pas de se faire le champion de l'opprimé, le dénonciateur des coutumes perverses, le protecteur contre les lois-mauvaises. Et s'il est donné à quelques-uns de ces ambassadeurs du Christ d'être de grands savants en même temps que des hommes de bien, tant mieux aussi! Je n'oublie pas que de tous les idiomes dont s'est servi Xerxès, le roi de Perse, pour écrire ses lettres à chaque province dans sa propre langue, ceux-là seuls ont vécu et vivent encore dans la bouche des hommes qui ont reçu la tradition des oracles de Dieu, l'hébreu et le grec. Je ne crois pas qu'aucune langue ait sombré dans le grand réservoir de la science humaine de celles qui ont eu l'honneur d'être l'instrument de la science divine, et j'appelle l'attention de mes chers et bien-aimés amis, les savants nègres du

Niger, sur ces deux faits, afin que si, en vrais patriotes, ils souhaitent une longue existence aux merveilleux langages de leur patrie, ils ne perdent pas de temps pour leur confier quelques fragments de la parole de Dieu ! Car par cela même qu'une langue a été l'instrument choisi pour porter la vérité divine aux pauvres humains, elle est assurée de l'immortalité.

*Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.*

